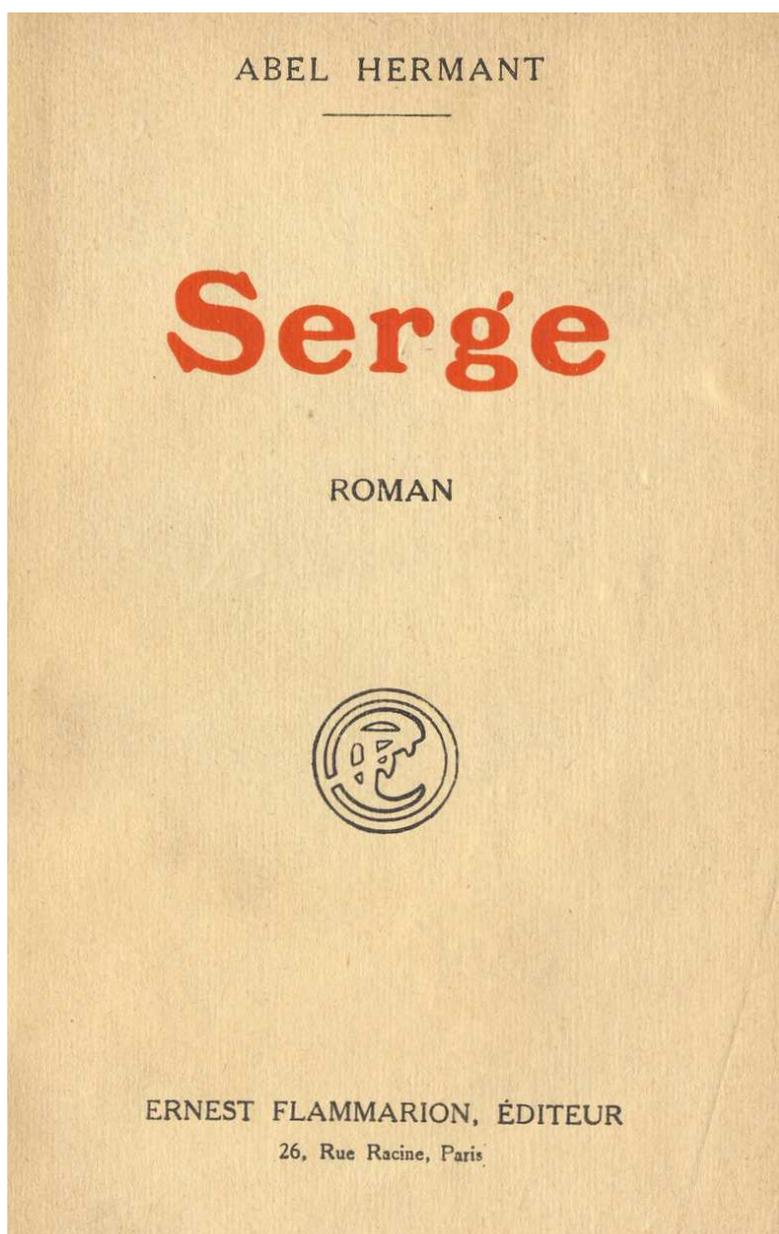


# SERGE

Abel Hermant



*Éditions Ernest Flammarion, 1926*

*Deux enfants, nés de riches propriétaires dont les domaines se touchaient, grandissaient ensemble sous les yeux de leurs parents.*

*Goethe, Affinités électives, ch. X*

## I

Serge traversa la cour du collège.

Dans le hall vitré du gymnase, décoré de velours cramoisi, un oracle nasillard proclamait des prix et des accessits, interrompu par de régulières explosions de fanfares, par des applaudissements de petites mains, par des enthousiasmes de voix jeunes. Vis-à-vis, des portes s'ouvraient, sur des classes abandonnées. Les escaliers semblaient plus mornes encore dans leur inhabituel silence, à cause des souvenirs qu'ils évoquaient, de dégringolades tumultueuses, de roulements de talons sur le bois sonore des marches. La chaleur pesait lourdement.

Plusieurs élèves des divisions supérieures, les premières appelées, s'étaient déjà donné de l'air, et se promenaient derrière l'estrade en compagnie de leurs parents. Jaloux de maintenir, devant le tribunal des mères et des sœurs, la réputation mondaine de leur lycée Condorcet, ils affectaient une réserve, une correction un peu guindée, et réciproquement, d'un groupe à l'autre, ils surveillaient leur tenue. Bien qu'ils apparussent, même les philosophes et les rhétoriciens, presque réduits à l'enfance, et par la sagesse de ces attitudes et par la présence de leurs familles, Serge, qui cependant allait seul, apparaissait de beaucoup le moins homme. A la vérité, sa grâce même ne présentait point de caractère efféminé : elle portait à croire seulement que Serge devait être né d'une mère délicatement belle et lui ressembler à la lettre. Et l'idée de cette ressemblance rendait choquante l'absence de la mère à qui l'on était obligé de penser ainsi, cruel le délaissement de Serge, malgré l'aisance de son allure, qui n'était point du tout celle d'un enfant à l'abandon. Une autre mère qui passait, une dame aux dehors très bourgeois, émit à ce propos une réflexion banale. Il fit mine de ne pas l'entendre, il ne tourna même pas la tête, mais il rougit vivement, il fut scandalisé : cette dame ne pouvait-elle comprendre que certaines gens n'attendent point, pour quitter Paris, la ridicule date du 3 août ?

Toutefois, cette sympathie vulgaire, exprimée haut sur son passage, suffit, telle était sa sensibilité, pour lui suggérer le désir d'un ami, auquel dire adieu affectueusement avant de quitter ce collège pour deux mois. Comme il descendait les trois marches qui précèdent le vestibule, il releva donc sa tête, que d'habitude il portait basse, par un joli geste en -avant de son col long et dégagé ; il ouvrit ses yeux légèrement bridés vers les tempes, et que d'habitude voilaient ses paupières aux cils retroussés et touffus ; il égaya d'un sourire sa physionomie qui, au repos, gardait une douceur sérieuse et hautaine de modestie.

Mais il n'aperçut à distance qu'un rustre condisciple, sans aucune affinité avec son élégante nature.

Celui-là était un garçon trapu, aux lourdes extrémités, cordial, et dont les façons brusques en imposaient à Serge tout en le dégoûtant un peu. Surmontant cette répugnance, aux dernières classes de l'année, Serge avait recherché le voisinage de ce garçon ; et le malfaisant drôle avait le premier porté atteinte, par de moqueuses confidences, aux charmantes incohérences où Serge s'attardait encore touchant les réalités grossières de la vie. Mais cet âge possède une admirable puissance d'oublier, et l'ignorance d'une très jeune âme peut se recouvrer tout entière après avoir été ; tout entière perdue. Rien que pour être demeuré plusieurs jours, entre la dernière composition des prix et la distribution, à l'écart de cette société, Serge avait perdu véritablement la mémoire de tout ce qu'il y apprit. Le souvenir, à cette rencontre, lui en revint tout à coup, suscitant quelques remords, mais qui ne l'atteignaient point lui-même, qui tous rejaillissaient sur son initiateur méprisé. « Quel voyou ! » pensa-t-il. Néanmoins, il l'attendit de pied ferme. Il lui toucha la main froidement, et sans hypocrite intention il appuya sur lui un regard candide qui fut un muet désaveu.

Il s'éloigna, satisfait d'avoir revendiqué son innocence par ce regard équivalent au geste de se laver les mains ; et de nouveau le fleuve d'oubli s'épandit en son âme, la rafraîchissant et la faisant nette.

Il quittait maintenant le collège avec un entier détachement. Il fit au portier de la rue du Havre un négligent salut. Il avait trois marches encore à descendre, et déjà il penchait la tête, ses yeux regardant la terre, avec cette méfiance du sol où le pied se pose, qui est un indice du souci de pureté. Mais une telle ivresse flottait dans l'atmosphère capiteuse qu'il fit halte un instant, ébloui, atteint de vertige. Le coupé s'avavançait. Il s'y jeta vite, s'y enferma, avec l'heureuse sensation qu'en se blottissant dans son luxe, il mettait sous un abri sûr toutes ses précieuses distinctions.

Il affirma davantage, en donnant ses ordres, en prenant possession de sa voiture, cette désinvolture mondaine, que, malgré les mœurs de Condorcet, il y atténuait toujours un peu : non par respect humain, mais par un tact vraiment remarquable, par un instinct de nuancer ses manières suivant les milieux qu'il traversait. Peut-être cependant oublia-t-il son autorité : car il se fit ressentir à lui-même sa solitude, et se remit ainsi en mémoire les importunes condoléances dont l'avait tout à l'heure gratifié cette dame.

Il s'emporta de nouveau contre elle ; mais le motif de sa colère n'était plus le même à présent : la compassion de cette indifférente avait le tort cette fois de lui rappeler qu'en effet il éprouvait chaque année une souffrance aiguë lorsque les siens se séparaient de lui. Ce pénible premier moment était suivi toujours d'un dilettantisme, et l'on pourrait, presque dire d'un snobisme de la solitude : tellement Serge était ravi d'avoir à sa disposition tout l'hôtel, la voiture, et ce vieux domestique qu'on lui laissait, son vieux Joseph, si déplorablement stylé, si dévoué, qui l'avait vu naître et le tutoyait. Mais chaque année, malgré cette joie prévue et qui dès le réveil du lendemain se reproduisait, le jour où ses parents et son grand-père partaient pour Chaise-Dieu, en Normandie, Serge passait toute une soirée affreusement triste. Il dînait sans aucun appétit. Il se mettait au lit sans sommeil. Ce qui lui manquait le plus, c'était la quotidienne visite de sa mère : elle avait gardé l'habitude de monter tous les soirs dans sa chambre quelques minutes après son coucher, afin de voir si

rien ne lui manquait ; et cette privation faisait toujours, le premier soir, éclater l'orage de ses larmes, jusqu'alors menaçant, mais contenu.

Le souvenir de ces larmes récentes faillit l'attendrir ; mais à la fin, il se révolta contre sa naïve sensibilité : n'allait-il pas, avant deux heures, prendre le train, et revoir ce soir même ceux qui depuis ce cruel départ lui avaient, hélas ! trop peu manqué ? Et un plus subtil remords le tourmenta : ces larmes enfantines, que malgré son âge il versait encore, ce n'est point de les verser qu'il aurait dû rougir, mais de les laisser beaucoup trop vite et trop aisément se sécher. S'il aimait sa mère tendrement, il avouait toutefois que cette tendresse n'était pas une intimité ni une communion absolue. Il démêlait même en son affection filiale une arrière-pensée de devoir, et peut-être de la pitié ; il aimait sa mère surtout parce ce qu'il la savait très malheureuse depuis la mort d'un fils aîné, seul frère de Serge. Son père était un ancien viveur, d'une jeunesse naguère un peu sanguine, d'une maturité aujourd'hui apoplectique ; il méritait sans doute autant de consolations et de pitié, car il restait également foudroyé par ce malheur ancien, mais si fermé à son second fils, d'un caractère si évidemment incompatible, qu'en sa présence la bonne volonté du cœur de Serge se décourageait. Il n'était à son aise pour aimer, ce cœur ombrageux et susceptible, qu'auprès du grand-père octogénaire. Le vieux baron de Ménassieux avait su conserver intacte, après d'aventureuses campagnes de passion, sa beauté de 1830. Depuis longtemps veuf, il habitait avec sa belle-fille et son fils. Lorsque tous les jours, à quatre heures, Serge rentrait du lycée, le baron se trouvait d'habitude seul à l'hôtel. Serge montait l'escalier quatre à quatre et se précipitait dans la chambre du vieillard. Il fit de même aujourd'hui sans y penser. Il ne s'avisait de son étourderie que trop tard, comme il avait déjà donné l'élan à la porte. Il demeura craintif au seuil de cette chambre close depuis plusieurs jours, et qui sentait déjà le renfermé.

Il repoussa la porte doucement, et il monta dans sa propre chambre, exposée au midi sur le petit jardin : c'était une véritable serre, on y étouffait malgré les jalousies baissées. Il s'étira joyeusement dans cette chaleur qui faisait craquer son jeune corps comme un bourgeon. Du lit de cuivre où, cette nuit encore, il avait couché pour la dernière fois, on avait enlevé les draps, plié les couvertures ; et, signe du prochain départ, elle apparaissait enfin inhabitable, cette chambre trop luxueusement meublée des restes d'un précédent salon, que complétaient des meubles tout à fait nus et simples de chambre d'enfant.

Après avoir jeté au fond d'un sac plusieurs petits objets inutiles qu'il s'était mis en tête d'emporter, il voulut, avant de partir, faire une visite à l'ancienne chambre de son frère. Cette enfance touchée par la mort inquiétait son imagination comme une chose effrayante et curieuse.

Il parcourut des yeux, ainsi que pour y trouver un éclaircissement, les nombreux portraits du petit mort faits à tous les âges. Dans les premiers, ce frère lui ressemblait d'une hallucinante façon. Il portait les marques de la santé jusqu'à sa huitième année, l'année de la guerre. Quelle trace pouvaient avoir empreinte en cette âme à peine formée les événements tragiques ? Il n'avait même point subi les fatigues matérielles, ayant passé le siège et la Commune loin de Paris. Et pourtant, dès que son intelligence avait pu s'éveiller, il s'était montré le triste exemplaire d'une génération stigmatisée par la conquête, Pensif, précoce et, à douze ans, las de vivre.

En même temps s'épuisait son généreux corps. Le fils bien né de parents nobles et sains n'était plus que le rejeton misérable d'une aristocratie épuisée. Ses portraits s'émaciaient en s'embellissant, jusqu'au dernier, où il avait la tête renversée sur un oreiller parmi des fleurs.

Serge frissonna, à la vue de cette adorable tête privée de vie mais non de sourire ; et il devina, il comprit les secrètes angoisses de sa mère qui l'avait vu lui-même, en sa première enfance, trop fin, trop svelte, peut-être destiné comme l'autre à toutes les précocités, même à la précocité de la mort. Mais lui, à l'improviste sauvé par la mode heureuse de l'éducation en plein air, par l'engouement pour les footballs, les courses à pied, les lendits, il avait victorieusement échappé à la décadence de sa race, il avait rétrogradé jusqu'aux ancêtres forts. Il se reconnaissait aujourd'hui armé pour la lutte et bâti pour vivre. Et comme la joie, l'orgueil de vivre s'échappent à cet âge en espièglerie et en gaîté, secouant toute funèbre poussière, il s'esquiva. Il ne tenait plus du désir de rentrer dans la chambre du baron.

Il y rentra sur la pointe du pied, entr'ouvrit la persienne. Bah ! s'il dérangeait quelque chose, qui-donc, à deux mois d'ici, penserait à lui en imputer le crime ? Il s'étonna pourtant d'être si brave, si déluré avec son redoutable aïeul. Puis, confusément, il sentit que cet instinct de familiarité avec le vieillard était l'un de ceux qui accusaient sa tendance à remonter jusqu'aux générations plus anciennes de sa race, en abandonnant l'héritage de ses antécédents immédiats.

Quand même, il n'osa d'abord toucher à rien. Enfin, il souleva un linge qui voilait un cadre posé sur la cheminée. Quelle était cette photographie ? il ne se rappelait plus et voulait voir. « Ah ! dit-il, c'est Mme Herbelin. » Et aussitôt il éclata de rire, au souvenir d'un mot du vieux Joseph ; surpris un jour devant un portrait à l'huile de cette même Mme Herbelin, le vieux domestique s'était écrié : « Hein 1 monsieur Serge, qu'elle est belle ! Si l'on dirait jamais que cette femme a cinquante ans, juste le même âge que moi ! »

Il était en effet le frère de lait de cette belle femme, et c'est pour complaire à celle-ci que le baron de Ménassieux l'avait engagé à son service. Il ne laissait échapper aucune occasion de témoigner son admiration fidèle à cette amie de vieille date. Mme Herbelin possédait 'à quelque distance de Trou-ville les restes de l'abbaye do Chaise-Dieu aménagés en château : il fit construire tout proche un autre château.

Mme Herbelin, qui avait le verbe pittoresque, osait dire du vénérable baron : « Il est rasant, mais décoratif. » Cette liberté de langage n'empêchait pas Mme Herbelin d'être grande dame. Elle n'avait été sous l'Empire qu'une reine d'opérette, mais les ruines et les désastres semblent avoir rendu aux personnages de cette histoire un peu lâchée le style et le prestige qui leur manquaient. D'ailleurs, Mme Herbelin était historique à plusieurs titres. Mariée en 1846, avant dix-sept ans, à un orateur libéral, elle eut, en 1850, la bonne fortune de perdre ce mari, qui l'engageait trop. Elle, fit, dix ans plus tard, un mariage bonapartiste, et devint veuve une seconde fois en 1871, ce qui lui permit de recevoir du monde républicain sans renoncer à aucune de ses précédentes relations.

Serge lui gardait rancune de son irrespectueux propos. Surtout elle l'intimidait par ses grandes manières : car elle ne donnait point dans les goûts discrets d'aujourd'hui. Femme de luxe, elle aimait ces toilettes d'intérieur qui sont comme des toilettes de cour. Elle soignait fort son visage au nez aquilin. Elle portait une perruque d'un blond roux.

— Pauvre grand-père ! » murmura Serge. Et seulement alors il songea, mais d'une façon tout à fait indécise, à la fille unique de Mme Herbelin. Aline, qui avait un an de moins que lui.

Oppressé par la chaleur qui redevenait lourde à cause de cette persienne entrouverte, Serge remarqua le silence de l'hôtel morne ; puis qu'un léger bruit troublait ce silence régulièrement. La pendule par hasard ne s'était pas arrêtée. Il y jeta les yeux, se vit en retard, courut achever ses apprêts, partit, après un dernier regard à la chambre de, Paris inhabitable.

A la gare, quand il eut pris son billet et une seconde pour Joseph, il flâna devant la Bibliothèque des chemins de fer et acheta la Vie Parisienne.

— Je t'ai mis des livres et des journaux dans ton sac, lui dit le vieux domestique.

— Bien, fit-il distraitemment.

Il avait les yeux attirés par ce titre sur une couverture bleue : *Voyage en Asie Mineure et en Perse*, par le marquis de Gravilliers. Il se ressouvenait d'avoir vu chez Mme Herbelin, autrefois, avant ses grands voyages, ce marquis de Gravilliers, aujourd'hui professeur de langues et de littératures orientales au Collège de France. Et sympathiquement ému de pouvoir lire un ouvrage écrit par une personne qu'il connaissait, il fit également l'emplette de ce volume. Puis il s'assura d'un wagon où il fût seul.

Tandis que passaient aux portières les paysages connus de la banlieue, il s'installa, jeta un pardessus dans le filet, ouvrit sur une banquette en face de lui son sac, et enfin s'étendit, se renversa, les deux bras noués derrière la tête. En cette posture il paraissait déjà tout autre, par un de ces changements à vue fréquents chez tous les hommes qui changent de lieu, mais remarquables surtout chez les très jeunes.

Ce qui prenait maintenant le plus de valeur, ce n'était point le visage fin et joli, c'était le corps de l'adolescent fortifié par des exercices physiques. Serge n'était plus le même Serge, le petit Parisien dont la vie normale durait dix mois de l'année, mais le Serge de la campagne qui durait les deux autres mois.

Ces périodes alternatives peuvent être aussi distinctes l'une de l'autre chez les enfants que chez ces malheureux névrosés dont la personnalité se dédouble. Elles ne se pénètrent pas même par le souvenir, car elles ont chacune leurs mémoires séparées. C'est pourquoi dans l'âme de Serge commençaient à s'élever des images encore vaporeuses de campagne ; et des végétations chimériques s'entrelaçaient autour de ce corps gracieusement renversé, posé sur cette banquette comme sur la verdure et parmi les fleurs.

Ne pouvant voir que de bas en haut, il n'apercevait de toute la réalité que le ciel fluide. Les têtes de poteaux télégraphiques passaient devant, et chaque fois faisant cligner ses paupières comme à la menace d'un coup de poing, provoquaient un endormissement, hypnotique plutôt que naturel. Serge se refusait sans énergie à ce passage de l'une de ses existences, dans l'autre : refus d'ailleurs non motivé, réaction machinale, plutôt que résistance. Et après un soupir profond, il s'assit, étourdi. Il fouilla dans le sac, il en tira des journaux sous bande, puis un livre. Il ouvrit l'un des journaux : c'était la *Revue des Sports*. Il examina les comptes rendus de courses à pied. Il étudia les performances de quelques champions connus. Toujours somnolent, il avait repris la position horizontale. Il lui était impossible de s'intéresser à ce qu'il lisait, et il se perdait en ses calculs ; mais il voyait la pelouse du Racing-Club au bois de Boulogne ; et parmi les verdure, les taches de fleurs des casaques ; et successivement projetés, raidis dans leur saut à cloche-pied par-dessus les haies, les coureurs, tout de suite après relancés dans le train, poitrines ouvertes, coudes au corps, mains convulsivement crispées sur de gros bouchons de liège.

Il ouvrit le livre : c'était un manuel de l'entraînement destiné aux amateurs d'athlétisme, conseils touchant la nourriture, la boisson, les suées. Il médita de mettre ses vacances à profit pour s'entraîner. Mais ce beau projet ne souleva point son enthousiasme : il éveilla seulement en lui les images de la campagne et du parc. Transplanté en ce décor, Serge rompait définitivement avec toutes ses idées parisiennes, et, en ces exercices violents auxquels il allait fougueusement se livrer, il ne goûtait plus le plaisir de bon ton de jouer au lutteur ou au jockey, mais la simple joie physique.

Une dernière, une faible velléité de réaction lui fit tendre la main vers ce livre du marquis de Gravilliers ; mais il ne l'ouvrit point. Voici que la pensée du marquis semblait ressusciter en lui de très lointains souvenirs, auxquels pouvait s'attacher sa mémoire pour ressortir de l'atmosphère nouvelle où elle achevait de s'acclimater. Il y voyait Mme Herbelin, debout, dans une grande pièce peuplée d'enfants.

Il s'énerma de ne pas se rappeler mieux et fit sauter la bande d'un autre journal. C'était le *Journal des Débats*. « Joseph a de drôles d'idées ! » s'écria-t-il. Il rit, et cela faillit le réveiller tout à fait. Mais en jetant les yeux au bas d'un article, il lut cette signature : Roger Martener. Son front se rembrunit. Il dit : « J'ai presque le même âge que lui à cette époque-là. » Ces mots signifiaient : presque le même âge que Roger Martener à cette matinée chez Mme Herbelin, que le souvenir du marquis venait de lui rappeler.

« Oui, ajouta-t-il, mais je ne suis pas sérieux comme il était. » Il se répéta des commentaires sur la présence d'esprit et la politique de ce rhétoricien qui, à dix-sept ans, faisait déjà sa cour à Mme Herbelin et se montrait dans un salon. Roger Martener avait de bonne heure soigné son avenir ; c'est qu'il ambitionnait le succès de son père, collègue du marquis au Collège de France, un peu démodé aujourd'hui, mais naguère applaudi des femmes.

« Le même âge que Roger Martener !... » et cela émerveillait. Il ne s'était point vu grandir ; parvenu déjà au terme presque de sa croissance, il gardait la sensation que tous les gens plus âgés que lui étaient aussi de stature plus haute. « Mais,

pensa-t-il, je suis au moins aussi bien qu'il était alors. » Son visage exprima une naïve coquetterie. « Oui, ajouta-t-il découragé, mais pas aussi bien qu'il est maintenant. » Et il songea brièvement à la brillante réputation de Roger, l'incomparable acteur de salon, l'amant prêté à plusieurs beautés de profession, et surtout l'infatigable courtisan des jeunes filles, toutes folles de lui. Les sourcils de Serge se froncèrent jalousement.

Puis le journal s'échappa de ses mains, il se renversa, il s'allongea sur la banquette davantage, et subitement fermé à toutes les sensations actuelles sans être néanmoins endormi, il assista enfin à la reconstitution complète et vivante du passé.

Le salon de Mme Herbelin s'illumina, et elle-même Parut, dominant de toute sa taille des centaines d'enfants costumés qui jasaient confusément. Serge pouvait distinguer avec une netteté parfaite les moindres détails de figures et de costumes ; mais il ne projetait le faisceau électrique de son attention que sur une fillette pareille à une miniature de 1830. Aux mignonnes épaules s'enlevaient des manches bouffantes, et au sommet de la mignonne tête s'enlevaient deux coques de cheveux pâles. La gaieté du visage mobile était combattue par une opiniâtre volonté d'être grave, qui pinçait les lèvres aux commissures ; mais tout le rire se réfugiait dans les yeux pétillants. Le décolleté sinueux et allongé au corsage simulait, malgré les neuf ans de la petite, une gorge déjà formée de petite femme. Et le souple petit corps ondulait nonchalamment, avec une ostentation inouïe, avec une prodigieuse science d'instinct pour mettre en lumière toutes ses grâces lilliputiennes. C'était Aline, la fille de Mme Herbelin.

Vers elle s'avavançait un petit Serge, plein de morbidesse. Et ce Serge de dix ans, à l'inquiétante ressemblance du frère mort, était costumé en moujick : ample culotte bouffante de velours noir, blouse ample de velours noir, longue comme une jupe, brodée d'or au col, serrée à la taille par une ceinture d'or. Tous ses beaux cheveux annelés, séparés également, se répandaient sur ses épaules, et Serge voyait cet autre Serge dans un tel relief qu'il en éprouvait aux globes des yeux une lassitude, comme s'il avait regardé, avec sa vue normale, à travers un lorgnon de myope.

Sa vue n'atteignait pas seulement l'apparence extérieure des personnages, il lisait aussi dans leur cœur le secret de leurs sentiments. Il comprenait le ravissement et la gourmandise d'Aline à la vue de Serge, le regard ébahi et fixe de Serge à la vue d'Aline. Il voyait le désordre dans le cœur de Serge, et l'enfant soudain angoissé par une espèce de pudeur, et par l'impérieux désir de faire un compliment très hardi. Puis il voyait le petit Serge toute la nuit suivante éveillé, sans fièvre, sans énervement : ce n'était point l'énervement du bal, mais l'image d'Aline ne le quittait pas et ne voulait pas le laisser dormir, et en pensant à elle il se sentait trop vivre pour pouvoir dormir.

A ce moment des souvenirs, l'image du grand-père fit dans la mémoire de Serge une irruption inexplicée. Ne lui révélait-elle pas, s'il avait su se connaître, qu'il devait sans doute à une transposition en lui des goûts de jeunesse de son aïeul ce premier amour enfantin, né à la vue d'une Aline que métamorphosaient les modes d'autrefois ?

Car il avait été depuis longtemps, et sans jamais nulle émotion pareille, le camarade d'Aline ; et cette camaraderie reprit ensuite, assez banale, d'une trame unie. Mais désormais de semblables accès d'amour en interrompirent le cours de temps en temps. Ils apparaissaient à la mémoire de Serge, qui même à présent n'en soupçonnait point la véritable nature, comme d'assez bizarres accidents, toujours provoqués par des causes extérieures, ne provenant point de la camaraderie elle-même, exactement délimités, ayant chacun leur développement complet et leur fin.

Quelques semaines après cette matinée, Mme Herbelin décidait de faire donner aux enfants, chez elle, des leçons de danse. L'une de ces leçons revivait en, Serge. Aline répétait, tenant par la taille une de ses amies, les pas surannés de la redowa. Elle se donnait en spectacle sans aucune timidité, flattée d'entendre autour d'elle un murmure souriant et admiratif, mais en somme peu occupée de tout ce public, soucieuse uniquement de la précision de sa danse et de la grâce de ses glissements. Au premier rang de l'assistance, le petit Serge, en veste ouverte, en culottes courtes, jambes nues, suivait de ses yeux aimantés, fascinés, le va-et-vient d'Aline et de sa compagne. Et une jalousie soudaine, atroce, lui révélait le plaisir de tenir ainsi Aline contre soi, entre ses bras, comme il avait fait lui-même si souvent mais sans jamais y prendre garde.

Aline s'arrêtait, tout animée. Ses cheveux lui pendaient cette fois dans le dos. Elle était dans une robe excentrique en mousseline décorative anglaise d'un vert végétal, avec des rubans noirs, des gants noirs, des bas noirs. Elle voyait Serge buté, triste : et elle recevait au cœur un léger coup. Résolument, elle allait à lui, d'une démarche qui déjà imitait la majesté de la démarche maternelle. Elle prenait la main de Serge. Et ils s'en allaient ensemble radieux. Puis devant le buffet où elle lui imposait des friandises, elle devenait, en faisant fonction de maîtresse de maison, une petite femme ; et à sa joie de réjouir Serge, elle mêlait un malicieux regret de n'avoir pas été suffisamment coquette, de n'avoir pas égratigné assez ce cœur de petit homme.

— Venez dans le coin des flirts, dit-elle avec une certaine suffisance.

C'était une cachette réservée par un arrangement des plantes dans la serre qui attenait au salon. Serge s'assit auprès d'elle sur un canapé de bambou. Alors il observa qu'elle était aujourd'hui bien sévèrement emmitouflée dans sa robe montante. Le cou mince se trouvait engoncé dans un col à la façon de la princesse de Galles. Les fines jambes cachées par les bas noirs le firent penser que lui-même laissait voir ses jambes nues. Cela d'abord l'irrita, comme une preuve qu'il était plus enfant que son amie. Puis cela le gêna, il baissa les yeux, il se remua et se replaça de biais, presque étendu, pour dissimuler ses malencontreuses, ses innocentes jambes nues, qu'innocemment aussi Aline regardait. Puis à la fin, cela lui rappela le décolleté d'Aline l'autre jour, et il goûta, non sans un agacement savoureux, le contraste de cette image avec l'emmitoufflement d'aujourd'hui.

— Comment trouvez-vous ma robe ? dit-elle.

— Très jolie, répondit Serge avec décision.

Puis il rougit beaucoup, et tout d'un trait, comme il eût répété une phrase apprise :

— Mais, dit-il, pourquoi n'êtes-vous pas décolletée comme l'autre jour ? Vous devriez toujours être décolletée pour qu'on voie votre jolie peau.

Aline se rengorgea, rit un petit rire satisfait.

Elle reprit :

— Je trouve que vous dansez très bien.

Il chercha une réponse modeste, et dit enfin :

— Pas avec tout, monde. Par exemple, c'est vrai que je danse tout à fait bien avec vous.

— Nous ne pouvons pourtant pas toujours danser ensemble, répliqua-t-elle avec regret.

— Oh ! non, déclara Serge : cela serait remarqué.

Et tout à coup elle se levait, lui saisissait la main, la pressait, se serrait contre lui, et lui demandait avec un regard d'ardente prière :

— Tu conduiras le cotillon avec moi ?

Ces deux souvenirs typiques s'étaient représentés à l'âme de Serge avec une si vive fraîcheur, que toutes les autres images qui succédèrent parurent ternes et finirent par se confondre avec celles-ci. Alors cette répétition le lassa ; et comme il subissait en même temps l'ennui du voyage prolongé bien que sa pensée fût à autre chose, un besoin de changer de place interrompit la vision.

Il regarda les paysages négligemment. Il ne pouvait s'y intéresser, les connaissant trop ; mais il remarqua les premiers signes d'une défaillance de lumière, d'un assombrissement des verdurees : c'était la menace encore lointaine, mais déjà sensible du crépuscule.

— Ah ! se dit-il, comme il est ennuyeux de ne partir pour la campagne qu'à l'époque où les jours diminuent déjà !

Ces idées générales de la campagne, de Paris, de sa camaraderie avec Aline, le préoccupèrent quelques instants comme des choses qui rie s'arrangent pas ensemble avec une parfaite symétrie. C'est que, dominé par la distinction tranchée de ces deux existences différentes qu'il menait tour à tour depuis son enfance, l'une à la ville, l'autre aux champs, il avait trop rigoureusement rapporté à la dernière les souvenirs de sa camaraderie. Or, ces petits accès d'amour étaient une chose, au début, toute parisienne ; il n'y fallait point d'âmes simples, et Serge n'aurait pu aimer ainsi, s'il n'avait retrouvé dans la sienne des goûts et des facultés héréditaires qu'il n'avait pas encore assimilées, mais qui justement à cause de cela se trouvaient intacts et telles quelles dans son cœur rudimentaire, disponibles à cette aurore de sa vie pour un sentiment analogue à ceux qu'on éprouve dans l'âge adulte. Aline Herbelin n'aurait pu aimer ainsi, si l'hérédité, nerveuse qui peut-être la prédestinait à n'être qu'une Parisienne au cœur curieux et impuissant, ne l'avait douée alors, par un effet justement contraire, d'une merveilleuse précocité sentimentale.

C'est plus tard, après l'entrée de Serge au collège, que leur camaraderie avait changé d'air. Ils ne se voyaient plus l'hiver à Paris, mais l'été à la campagne. Et un changement plus grave avait coïncidé avec celui-là : ils n'étaient plus les enfants, petites créatures achevées et complètes, pouvant agir résolument dans la sécurité de leur instinct, mais les adolescents abandonnés à leur raison qui s'ignore, indépendants et maladroits.

Aussi, Serge faisait-il des efforts vains pour retrouver en cette nouvelle période des souvenirs aussi nets et aussi frappants que dans la première. Il retraçait bien les linéaments d'une scène unique : un matin, et toujours ainsi qu'autrefois par surprise, Aline et lui s'étaient tenu les mains affectueusement, puis étaient restés vis-à-vis l'un de l'autre embarrassés et muets. Mais il semblait à Serge que les personnages de ce dernier épisode se voyaient moins distinctement, et comme par une lorgnette qui ne serait pas mise au point. Il voyait une Aline à la taille épaisse et un Serge mal dégrossi. Puis, quelque chose de trouble et d'inquiétant semblait aussi se glisser dans leur camaraderie, comme un malaise. Mais, plein de joie et de santé, Serge était certain maintenant que ce malaise ne se retrouverait plus. Il avait confiance en lui-même, confiance en cette campagne sereine. Une fraîcheur soufflait par la vitre ouverte, et à cette fraîcheur il relevait sa tête baissée, il redressait son col allongé, comme une fleur se redresse après l'accablement de midi.

Un grand appétit lui vint. Il était sept heures et demie, et la station approchait. Il rangea le livre du marquis, boucla son sac, jeta les journaux et se mit à la portière fiévreusement. Dès que le train ralentit, penché dehors, il aperçut le phaéton, que son grand-père conduisait.

- C'est vous qui êtes venu ! dit-il au vieillard en lui mettant câlinement les bras autour du cou. Il se réjouissait que ce fût lui. Et ils s'en allèrent tous les deux dans la douceur du crépuscule, jeunes tous les deux et très bavards.

Comme on passait non loin de l'Abbaye, Serge se tut et regarda briller à travers un rideau d'arbres les fenêtres allumées déjà. Il fut pénétré de, quelque mélancolie à cause de ces lumières encore pâles et de cette nuit à peine brune. Enfin, songeant à tous les soirs pareils et encore plus chauds de juillet qu'il avait perdus loin d'ici, il dit :

- Vous, grand-père, vous êtes déjà venu plusieurs fois à l'Abbaye ?
- Oui, répartit le grand-père avec la dignité, un peu mystérieuse que devait affecter Chateaubriand quand on lui parlait de Mme Récamier.

Ils se turent ; Serge reprit :

- Est-ce que l'on attend beaucoup de monde chez Mme Herbelin ?
- Oui, plusieurs personnes ; mais seulement après les courses de Deauville à la fin du mois.
- Qui donc ? interrogea Serge un peu plus tard.
- Les habitués, fit le baron... Ah !... Et puis le marquis de Gravilliers, qui débarque d'Alexandrie. Serge poussa un cri de surprise et de joie.
- Quant à l'inévitable Roger Martener, ajouta le vieillard, il est retenu ailleurs : on ne compte pas sur lui.
- Tant mieux, conclut Serge sèchement ; je le déteste.

La voiture suivit une étroite allée, où il fallait passer le fouet horizontal et les têtes inclinées, parce que les branches s'entrelaçaient très bas. Le sol détrempé était

moelleux et sourd. Puis, tout à coup les roues firent grincer des graviers humides, et l'on fut à découvert devant le perron du château.

Une voix appela : « C'est vous ? » Une forme blanche parut. Mme de Ménassieux enleva Serge du siège et l'embrassa. Son père vint aussi pour qu'il ne perdît point de temps à entrer dans le salon, qu'il montât vite se préparer. Le dîner était pour huit heures exactement.

Il trouva sa chambre toute noire, les persiennes closes. Il se hâta d'y allumer deux bougies dont la lueur faible suffisait à dissiper les ombres des bois laqués de blanc et des perses, mais laissait encore à la glace des profondeurs. Il sourit de voir ainsi prête pour le recevoir et comme en fête cette jolie chambre gaie ; il songea en retour à sa chambre inhabitable de Paris. Il sourit d'entendre, comme une voix qui lui souhaitait la bienvenue, le murmure de la chute d'eau. Attiré par cette voix, il allait ouvrir plus grande la fenêtre et pousser les persiennes, quand un bruit de pas le fit tressaillir. Il courut à une toilette qui était dissimulée dans une alcôve, derrière un rideau. Il mit ses mains dans l'eau. Sa mère entra.

« Tu as tout ce qu'il te faut dit-elle.  
— Oui, mère »

Et comme la manche de Serge, mal retroussée, allait se mouiller, du bout des doigts elle la releva et la retint. Alors il s'appuya sur l'épaule de sa mère et se fit baiser au front. Puis la cloche sonna.

Ils descendirent au salon, où, après un nouveau coup de cloche, on vint cérémonieusement annoncer le dîner. Toute cette étiquette parisienne déplut à Serge. Il avait hâte de se retrouver seul dans la chambre de campagne. Pour écourter la soirée, il prétextait une grande fatigue et monta de bonne heure. Il se coucha très lentement, fit enfin la nuit, écoutant toujours l'eau qui tombait.

Mme de Ménassieux vint encore. Il aurait préféré qu'on le laissât. Mais ensuite, cela lui fit plaisir, parce que cette visite de sa mère lui rendait l'illusion d'être enfant ; et il se fit très tendre pour se pardonner à lui-même son premier mouvement, mais il feignit d'avoir sommeil et sa mère se retira.

Dès qu'elle fut partie, il sauta du lit légèrement, tira de son sac, à tâtons, des vêtements de promenade, et de jeu qu'il déposa sur une chaise. Puis il regagna son lit, et bien qu'il fût l'instant d'avant très éveillé, il s'y endormit aussitôt, avec de grandes respirations égales et calmes.